



Retours sur les liens entre sciences sociales et littérature

Pierre Lassave

► To cite this version:

Pierre Lassave. Retours sur les liens entre sciences sociales et littérature. Cahiers Internationaux de Sociologie, 1998, 104, pp. 167-183. hal-00269391

HAL Id: hal-00269391

<https://hal.science/hal-00269391>

Submitted on 2 Apr 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RETOURS SUR LES LIENS ENTRE SCIENCES SOCIALES ET LITTÉRATURE

par Pierre LASSAVE

RÉSUMÉ

Expliquant le social par le social, le sociologue se trouve pris dans le raisonnement naturel et en même temps confronté à l'expression littéraire. Cela ne gêne pas l'anthropologue contemporain qui puise dans le roman d'initiation les ressources narratives nécessaires à la maîtrise de sa relation à l'Autre, toujours plus proche et plus intériorisé. Les découvertes de l'acuité philosophique et sociologique de la Recherche de Marcel Proust stimulent par ailleurs la réflexion sur les liens convergents, divergents ou ambivalents entre la fiction romanesque et les sciences sociales. L'analyse de la genèse et de la transformation de ces liens est décidément encore en chantier.

Mots clés : Épistémologie, Littérature, Science sociale, Fiction romanesque.

SUMMARY

As he explains the social by the social, the sociologist is involved in natural reasoning while at the same time confronted with literary expression. This is no problem for the contemporary anthropologist who draws on initiation novels for the narrative resources needed for a controlled relation to the Other, every day closer and more interiorized. Moreover, the unveiling of the philosophical and sociological sharpness of Recherche by Marcel Proust is an incentive to the investigation on convergent, divergent or ambivalent links between fiction and social sciences. As a matter of fact, the analysis of the genesis and transformation of these links is still work in hand.

Key words : Epistemology, Literature, Social science, Fiction.

Dans *Impostures intellectuelles* (1997), le physicien Alan Sokal (avec son collègue Jean Bricmont) vient de justifier son fameux canular¹. Un an auparavant, il avait en effet réussi à faire publier dans une revue culturelle américaine à la mode, *Social Text*, un article (« Transgresser les frontières : vers une herméneutique trans-

1. A. Sokal, J. Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997.

formative de la gravitation quantique ») qui n'était autre qu'un pur exercice de rhétorique postmoderniste actuellement très en vue dans certains milieux universitaires, une *Cantatrix sopranica* en vraie grandeur en quelque sorte. Épinglant à juste titre les emprunts abusifs, paresseux et erronés que certains « penseurs » des sciences humaines font de la mécanique quantique, du théorème de Gödel ou de la théorie de la relativité, nos physiciens plaident pour un dialogue entre sciences de la nature et sciences de la culture qui repose sur le contrôle des assertions par les faits d'expérience ou d'observation. L'engouement pour les discours obscurs et les croyances subjectives, le relativisme cognitif lié à un scepticisme généralisé vis-à-vis du discours scientifique et l'importance accordée au langage au détriment de la preuve leur font tirer la sonnette d'alarme du rationalisme et de l'universalisme menacés. Bien qu'ils admettent cependant que le relativisme puisse s'imposer comme méthode pour les anthropologues, ils mettent ceux-ci en garde contre l'idée selon laquelle les théories scientifiques modernes ne seraient que des mythes ou des narrations parmi d'autres. Il ne faut pas confondre, précisent-ils, le rôle social d'un système de pensée et sa valeur cognitive en ignorant notamment « la force des arguments empiriques qui peuvent être avancés en faveur d'un système ou d'un autre » (p. 196). S'il est difficile de ne pas souscrire à ce rappel des fondements rationnels du travail scientifique ni sourire au relevé des contrefaçons savantes, on ne peut toutefois omettre que le régime d'épreuve empirique en sciences sociales n'est pas équivalent à celui des sciences de la nature. De même que les sociologues n'ont effectivement pas besoin d'invoquer la mécanique quantique pour soutenir que « l'observation affecte l'observé », de même l'explication du social par le social n'autorise pas l'importation directe du schéma expérimental des sciences naturelles en sciences humaines. Une taxe narrative est pour le moins à prélever au passage.

Divers commentaires reviennent précisément aujourd'hui sur les interférences entre la création narrative et la production cognitive ; interférences ou tensions qui constitueraient selon eux la sémantique des sciences sociales. On focalisera ici nos lectures sur les relations privilégiées entre le roman et la sociologie, sans oublier l'anthropologie. Dans ce domaine à géométrie variable, certains analystes explorent méthodiquement la dimension philosophique de l'écriture romanesque (1 /) ; d'autres reviennent sur l'affiliation littéraire de la sociologie (2 /) ; d'autres enfin bravent nos physiciens en prenant l'écriture anthropologique (au sens américain du terme) comme fait littéraire à part entière (3 /).

ROMAN, PHILOSOPHIE, SOCIOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE

1 / Dans *A quoi pense la littérature ?* (1990), Pierre Macherey rappelle ainsi qu'en traçant la figure de « Socrate musicien », Platon avait lui-même plongé *mythos* et *logos* dans un même fond originel¹. L'analyste ne se demande pas moins à partir de quand littérature et philosophie cessent d'être inextricablement « mêlées ». Moment qu'il situe à la fin du XVIII^e siècle lorsque Kant décrète que soumettre le discours spéculatif à un jugement de goût serait en affaiblir la teneur rationnelle². Schéma séparateur ou purificateur qui nous vaut au passage ce soupir nostalgique de Diderot : « Un sage était autrefois un philosophe, un poète, un musicien. Ces talents ont dégénéré en se séparant ; la sphère de la philosophie s'est resserrée ; les idées ont manqué à la poésie ; la force et l'énergie aux chants ; et la sagesse privée de ces organes ne s'est plus fait entendre aux peuples avec le même charme » (*Entretiens sur le fils naturel*). Si Macherey se refuse à prophétiser les noces prochaines de la littérature et de la philosophie, il considère qu'au bout de deux siècles le caractère de détermination essentielle qui présidait à leur séparation s'est épuisé. Il est donc temps de reconnaître tour à tour l'eau philosophique dans laquelle n'importe quelle œuvre littéraire baigne, le rôle d'opérateur formel que l'argument philosophique joue à l'égard du texte littéraire, et les ressources spécifiques que la narration apporte au travail de la raison. Il convient alors de parler de « philosophie littéraire » si l'on veut affirmer la vocation spéculative de la littérature et soutenir son authentique valeur d'expérience de pensée. Un tryptique de textes illustre avec éclat l'hypothèse : spéculations sur le devenir humain (De Staël, Sand, Queneau), variations sur la profondeur des choses (Hugo, Bataille, Céline), exercices de style ou d'épuisement du réel dans les mots (Sade, Flaubert, Foucault). Ce parcours dans le suc spéculaire de la sécrétion narrative révèle les voies inédites qu'il offre à la pensée en libérant la circulation des images et des énoncés. La gratuité ludique se fait alors puissance critique en ce que la distance que le style littéraire instaure entre les mots et les choses produit un effet de décroissement mental, désessentialise le concept, et rappelle enfin la

1. P. Macherey, *A quoi pense la littérature ? Exercices de philosophie littéraire*, Paris, PUF, 1990.

2. Assertion qui, précisons-le, n'atténue en rien tout l'intérêt que le philosophe a montré dans le texte cité (*Critique de la faculté de juger*, 1790) et dans son œuvre pour les beaux-arts. Y compris en termes de valeur anthropologique : voir la préface de l'*Anthropologie du point de vue pragmatique* (1798) où il prend Molière et Richardson comme observateurs fondamentaux des actions et passions humaines.

philosophie à sa condition historique. Partant de la même conviction sur le dépassement historique de la coupure entre philosophie et littérature, Pierre Campion (1996) démontre que la littérature est principalement une recherche sur la problématique humaine qui ne dit pas son nom, une anthropologie implicite en l'occurrence¹. Proust et Lévi-Strauss, nos témoins à charge avec Malinowski, nous permettront de revenir plus en détail sur ce point de vue.

2 / Du côté de la sociologie, le sage polyvalent de Diderot nous vient d'Allemagne, sous la plume érudite et ironique d'un historien, mi-sociologue, mi-écrivain. Wolf Lepenies (1990) décrit ainsi l'enfantement dans la douleur de la sociologie, « troisième culture » entre science et littérature². Cette histoire montre comment en France, en Angleterre et en Allemagne, la nouvelle discipline procède des controverses qui l'ont fait naître. L'antagonisme entre un certain esprit des Lumières qui arraisonne le monde social sur le modèle de la physique (Condorcet) et la réaction conservatrice qui soutient le primat de la morale sur la nature (Bonald) divise durablement la sociologie entre l'explication positive et l'interprétation spéculative, et plus tard entre le rapport statistique et l'essai herméneutique. Mais cette tension épistémique tient moins du dilemme raisonné que d'un effet de conflits multiples :

- d'idées : entre raison et sentiment par exemple : à une sociologie saisissant froidement par la mesure et le calcul les structures et les lois de la société industrielle, de grands esprits opposent la vraie littérature dont l'intuition est plus clairvoyante que les analyses de cette « science administrative », comme disait Nietzsche, aveugle aux valeurs ou aux fins de l'existence humaine ;
- de styles : *stilo primus doctrina ultimus* (« le premier en style, le dernier en science »), s'exclameront les thuriféraires de la science sans fard pour condamner la célèbre *Histoire naturelle* de Buffon à un « roman » pseudo-scientifique ;
- de métiers : Balzac, « secrétaire de l'Histoire », a réussi à faire pour la société ce que l'infortuné Buffon avait fait pour la faune terrestre, analyser les espèces sociales, raconter les mœurs véridiques que les historiens ignoraient. Mais au moment même où Zola prend la suite de ce noble métier, un autre naît dans la Sorbonne Nouvelle, plus scientifique encore, avec ses règles, sa théorie, sa revue (*L'Année sociologique*), son langage antipoétique, mais aussi ses francs-tireurs « littéraires » (Tarde, par ex.). Division du travail et des lectorats oblige, la concur-

1. P. Campion, *La littérature à la recherche de la vérité*, Paris, Seuil, 1996.

2. W. Lepenies, *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, MSH, 1990 [*Die drei Kulturen*, 1985].

- rence pour le monopole du discours légitime sur le monde social se fera dès lors toujours plus larvée, cursive, jusqu'à finalement se dissoudre dans l'infinité des jeux de langage.

Tempérant la confusion épistémique de sa discipline, Jean-Claude Passeron (1991) a remis à jour la vieille distinction germanique entre sciences de la nature et sciences de la culture : pris au sens de Wittgenstein, l'espace logique des sciences sociales (au premier rang desquelles l'histoire, l'anthropologie et la sociologie) ne peut être autre qu'un espace assertorique tributaire du langage naturel¹. Celui-ci articule ainsi des constats factuels en usant de comparaisons d'un contexte historique à l'autre, en déterminant des homologues entre phénomènes, en construisant des typologies provisoires. Un langage de présomption et non plus de nécessité donc, que l'épistémologue appelle à se défaire tant de l'illusion nomologique que de la divagation herméneutique (on y reviendra). Mais cette utile mise au point sur la logique relative des sciences humaines n'épuise pas la question de leur texture poétique. Domaine préalable ou parallèle à la cristallisation des paradigmes, peuplé de métaphores, sous-tendu par le récit d'enquête et souvent animé par l'ironie. Cette attention à la dimension littéraire de l'énoncé sociologique provient surtout d'Amérique. Sur les traces d'un Kenneth Burke, Richard Brown a tenté de la reconnaître². Mais l'exploration se précise surtout aujourd'hui pour l'anthropologie³.

3 / Pour Clifford Geertz (1996), il serait temps de revenir sur un siècle d'« innocence littéraire » et de se défaire des inhibitions scientistes qui se manifestent par le rejet de la stratégie narrative, le repli sur l'Aventin de la neutralité axiologique, la crainte de la complaisance esthétique ou la hantise de la dissolution rhétorique⁴. A l'encontre de nos physiciens, il serait pour lui bien naïf de croire encore que les faits créent d'eux-mêmes le sens ou que les concepts tiennent les faits. Il est d'ailleurs de tradition que les données ethnographiques soient « originales » ou invérifiables, le récit du « j'y étais » tenant le plus souvent lieu de preuve. Dans l'épreuve de

1. J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique ; l'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.

2. R. Brown, *Clefs pour une poétique de la sociologie*, Arles, Actes Sud, 1989 [*A Poetic of Sociology*, 1977].

3. Notons quelques publications collectives récentes en France à cet égard : *Études rurales*, « Le texte ethnographique », n° 97-98/1985 ; *L'Homme*, « Littérature et anthropologie », n° 111-112/1989 ; *Communications*, « L'écriture des sciences de l'homme », n° 58/1994.

4. C. Geertz, *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996 [*Works and Lives*, 1988].

confrontation de Soi à l'Autre qui caractérise l'anthropologie sociale ou culturelle, le Texte a donc le dernier mot. Le récit de voyage, les Confessions ou le *Bildungsroman* l'ont anciennement formé et il s'est fait reconnaître pour ses qualités de médium empathique (« Le sociologue qui veut comprendre le Brésil doit se muer en poète », disait Roger Bastide) et objectivant lorsque la fiction reste le meilleur moyen de rendre compte d'une culture trop différente. Mais depuis que le catalogue touristique fait revivre les tribus décimées au fond des forêts, les différences culturelles traversent tout habitant de la terre et l'exotisme tient plus du proche que du lointain.

James Clifford (1996), l'ethnographe qui a pris ses pairs pour des indigènes et qui de tous nos auteurs est le plus sujet à l'égarement relativiste qui hérisse Sokal et Bricmont, en fait ironiquement une question d'autorité : sa discipline, qui a perdu toute sa superbe depuis la décolonisation, est condamnée à décrire l'instabilité durable de l'errance contemporaine entre cultures indistinctes et hybrides¹. Le temps n'est plus où l'ethnologue en uniforme d'officier organisait son enquête comme une bataille ou une scène de théâtre pour réduire le mensonge de ses informateurs. Aujourd'hui, il ne reste guère que le texte qui soutienne son autorité menacée. Un texte qui ne gomme plus les aspérités de l'enquête (du genre « les Nuers pensent que... », procédé substitutif et généralisateur qui masquait tout malentendu avec l'indigène) mais fasse fond du trouble qu'elle provoque de part et d'autre, et qui parfois cède ses droits d'auteur à ses informateurs. Un texte donc dont l'exigence narrative est accrue par cette évolution dialogique et polyphonique, et dont l'enjeu littéraire s'inscrit dans les « pactes de lecture » qu'il multiplie : au cercle d'initiés l'ethnométhodologie des situations d'enquête, au grand public l'histoire de vie des puissants ou des misérables et ainsi de suite au gré des voyages dans les quartiers de moins en moins exotiques de la ville-monde.

4. MALINOWSKI ET LÉVI-STRAUSS ÉCRIVAINS

Dans le commentaire actuel des relations ancillaires entre la création narrative et la production cognitive, où l'une sert et dessert tour à tour l'autre, Malinowski (*Les Argonautes du Pacifique occidental* et son fameux *Journal* posthume), Lévi-Strauss (*Tristes tropiques*) et Proust (*À la recherche du temps perdu*) deviennent des

1. J. Clifford, *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*, Paris, ENSBA, 1996 [*The Predicament of Culture*, 1988].

cas d'école. Malinowski, écrivain contrarié, est un des premiers ethnologues à avoir délibérément utilisé les ressources narratives pour transformer une pénible expérience de terrain en une agréable thèse sur l'échange social. Dans les pas angoissés de celui qui voulait être le « Conrad de l'anthropologie », Lévi-Strauss, pris d'un élan de nostalgie pour ses « terrains » passés, a écrit un ouvrage inclassable sur la vocation anthropologique et la symbolique des cultures. Proust, quant à lui, avait déjà inscrit la « logie » dans les arcanes mêmes de la « graphie »¹ ; expérience réflexive de la narration qu'on réexplore aujourd'hui dans toute son ampleur, sa portée philosophique, sociologique aussi.

Le rassemblement des écrits de Malinowski a porté la division de soi à la légende. Côté jour, l'audacieux inventeur de l'immersion dans le milieu « sauvage » et du récit d'expérience thématized et inductif (la révélation progressive des fonctions techniques, économiques, politiques et symboliques de la *kula*, système de circulation des objets précieux, brassards et colliers de coquillages, qui s'échangent entre tribus, de proche en proche sur une aire de trente îles réparties sur 150 000 km² d'océan au nord-est de la Nouvelle-Guinée au début du siècle). Côté nuit, l'atrabilaire bourré de quinine et de calomel, griffonnant fiévreusement son journal de solitude libidineuse, dégoûté de toutes ces « brutes » qui gesticulent derrière la moustiquaire. Pour Geertz, le texte de Malinowski, qu'il soit lisse (*Argonauts*) ou strié (*Journal*), conjure toujours le malaise entre l'« enquêteur parfait », savant anatomiste de la réciprocité primitive, et le « cosmopolite absolu », exilé romantique de la Grande Guerre, apprenant à vivre, à parler et à penser comme les sauvages au milieu des jardins de corail. En cela, il inaugure une longue série de « descriptions-participantes » où l'art narratif est mis à l'épreuve pour résoudre le dilemme entre le « je-témoin » et les « eux-objets de description »². Entre le régime sérieux des *Argonauts* écrit en anglais savant et le régime confus du *Journal* griffonné en polonais émaillé de kiriwinien, Clifford introduit l'ironie. Celle qui conduit l'atrabilaire à mettre un terme à sa désespérante journée de mensonges et bravades indigènes par cette exclamation : « Exterminer toutes ces brutes ! » Citation parodique de cette

1. Pour reprendre ici les distinctions utiles de J.-C. Passeron (*op. cit.*).

2. L'auteur analyse notamment les ouvrages de Kenneth Read sur la Nouvelle-Guinée (*The High Valley*, 1965 ; *Return to the High Valley : Coming Full Circle*, 1986) et évoque ceux d'une escouade d'ethnologues de la dernière génération ayant à voir avec le Maroc : Paul Rabinow (*Reflexions on the Fieldwork in Morocco*, 1977, traduit en franç. en 1988), Vincent Crapanzano (*Tuhami, Portrait of a Moroccan*, 1980), et Kewin Dwyer (*Moroccan Dialogues : Anthropology in Question*, 1982).

étrange note de bas de page rayée au milieu du brillant rapport de Kurtz (à la Société internationale pour la suppression des mœurs sauvages), le fascinant explorateur perdu de *Au cœur des ténèbres* – célèbre roman de Joseph Conrad (ex-Konrad Korzeniowski), l'*alter ego* symbolique. Le parallèle entre *Les Argonautes* (journal compris) et les *Ténèbres* devient alors éloquent. Deux histoires d'hommes blancs exilés aux frontières de l'humanité dont le récit même sauve de l'horreur et de l'oubli. Deux obscurs migrants polonais qui deviennent auteurs de renom : l'un est passé d'une éprouvante enquête de terrain à une lumineuse thèse anthropologique ; l'autre, de l'errance maritime au roman à succès. Clifford multiplie les points de correspondance entre œuvres et auteurs, par exemple l'association entre les langues et les femmes : polonais maternel, langue des confessions ; anglais de la fiancée ou de l'épouse, langue de la retenue ; kiriwinien ou français des maîtresses indigènes, langue du désir. Le jeu des correspondances prend finalement tout son sens dans une allégorie du mentir vrai. *Traduttore, traditore*, la *kula* se présente ainsi comme une notion suffisamment large pour y intégrer tous ces « impondérables de la vie authentique » que les indigènes n'y mettent certainement pas mais qui permettent de mieux les comprendre. Au terme du roman, Marlowe, le narrateur de l'expédition au cœur des ténèbres africaines, n'avouera pas à la fidèle fiancée du terrible Kurtz que ses dernières paroles ne furent pas pour elle mais pour réclamer justice de l'horreur vécue. Mensonge de circonstance qui sauvegarde la mémoire du héros sur cette terre dont le ciel, de toute façon, « ne croûle pas pour de telles babilles ». Thèse ou roman, dans ces deux cas la fiction s'avère nécessaire pour représenter au mieux la réalité ou les passions du monde. En anglais précisément, langue de mariage distingué et de sociabilité littéraire pour deux aventuriers qui ont trouvé leur « véritable étoffe » (Marlowe) dans l'écriture, en gommant leurs ténébreuses aspérités.

Les *Tristes tropiques*, quant à elles, déploient un rare et large répertoire entre graphie et logie. Œuvre polyphonique dont Campion, après Geertz et d'autres, tente de répertorier les différentes voix... Un Grand Voyage aux antipodes (« Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. Mais que de temps pour m'y résoudre ! »)... Une Vie (depuis la petite enfance jusqu'à l'âge présumé des bilans et de la sagesse). Un itinéraire intellectuel figuré comme l'éducation sentimentale procurée par des maîtresses plus ou moins avouées (la pensée marxiste, la géologie et la psychanalyse) et comme l'acquisition sur le terrain d'une science de l'humanité aux dimensions d'une cosmogonie. Une expérience politique (de

la France, milieu universitaire étriqué et pays qui exclut ses juifs, à la France qui pourrait intégrer ses musulmans et réconcilier les grandes civilisations de l'Occident). Une méditation impitoyable sur la vanité de l'ethnologue, ce «bureaucrate de l'évasion» qui pourchasse des déchets d'humanité dans les déserts pour en retourner les mains vides mais couvert d'une pâle auréole. Enfin le développement presque obsessionnel d'une réflexion philosophique sur le pouvoir et la servitude, la liberté et la nécessité: depuis le récit des turpitudes vichyssoises à bord des navires de l'exil jusqu'au portrait tragi-comique du chef Nambikwara qui singe le savant à sa table d'écriture pour en imposer dans sa tribu, à l'hymne rousseauiste au *Contrat social* entrevu à l'état pur derrière ces «hommes à la carrure de portefaix qui passent des journées innocentes à se parer de plumes comme des petits poussins», puis au *finale* majestueux, ironique et mystérieux, sur la sagesse de la déprise (retrouver l'essence de notre espèce en deçà de la pensée et au-delà de la société... «dans le clin d'œil alourdi de patience, de sérénité et de pardon réciproque, qu'une entente involontaire permet parfois d'échanger avec un chat»).

Par inclination professionnelle, l'anthropologue Geertz insistera plus que le critique littéraire sur la thèse structurale qui sous-tend l'ensemble. A l'image des strates de nuages qui évoquent la géologie pour notre voyageur contemplant le couchant sur l'Atlantique, l'humanité n'est telle et commune de part et d'autre de l'océan que parce qu'elle dissocie le monde en rapports de sens; le plus souvent en deux, comme le jour et la nuit, le masculin et le féminin, l'intelligible et le sensible, etc. *Tristes tropiques* constituerait ainsi le plus beau manifeste de l'«entropologie», cette science de la réduction de l'indéfini à l'entropie du sens, des espèces, au théorème fondateur suivant: «L'ensemble des coutumes d'un peuple est toujours marqué par un style; elles forment des systèmes.» Mais Geertz va un peu plus loin et rejoint Campion sur la fonction stylistique de l'œuvre. Son caractère composite est l'exemple même du jeu formel de l'intellect humain; elle peut être finalement lue comme un mythe, celui du style de l'homme. Buffon est de retour, mais sous d'autres traits, celui des lointaines reines qui cernent le songe avec leur fard: «Hiéroglyphes décrivant un inaccessible âge d'or qu'à défaut de code elles célèbrent dans leur parure, et dont elles dévoilent les mystères en même temps que leur nudité.»

Campion ne fait qu'esquisser l'inventaire des tropes lévi-straussien, ces hiéroglyphes d'ici: la parodie littéraire (clins d'œil à l'*Odyssée*, aux *Mémoires d'outre-tombe*, à la *Prière sur l'Acropole*, etc.), la métaphore (le pelucheux tapis à l'envers de l'Inde vue d'avion en contraste avec le net tapis mécanique de la prairie du Middle

West, etc.), l'analogie (la vie des Hommes illustres au cœur de l'Amazonie, etc.)... Mais il relève surtout que l'ironie omniprésente dans le récit manifeste le dilemme intérieur de l'auteur : comment recréer une distance significative et opératoire entre l'instance qui parle et raconte et celle qui est racontée et connue dans cette parole ? La coexistence du lyrisme et de la dérision s'avère alors le meilleur viatique pour surmonter l'antagonisme entre le même et l'autre, l'innocence et la culpabilité, l'adhésion (à la littérature en tant que forme privilégiée de la culture occidentale) et la répulsion (à l'égard de cette littérature et de cette culture). « Était-ce donc cela, le voyage ? Une exploration des déserts de ma mémoire, plutôt que de ceux qui m'entouraient... » Entre l'indigène du voyage là-bas, concret mais inaccessible, et l'indigène du texte ici, abstrait mais compréhensible, l'alchimie de la mémoire et du récit ont transformé les images immédiates en signes absolus. Et dans le même élan, nostalgique a-t-on dit, le philosophe a retrouvé sa vocation d'homme de lettres qu'il semblait avoir perdu depuis Rousseau.

LA FORMULE DE PROUST

Des forêts amazoniennes aux salons parisiens, il n'y a donc qu'un pas pour ce genre d'alchimie. Moins ironique et contemplative que celle de l'anthropologue, la « formule » de Proust obéit à la loi absolue de la création, dépassant d'emblée les conventions des Mémoires ou Souvenirs, du roman de milieu, de l'essai philosophique ou de tout autre qualificatif auquel on a pu réduire la *Recherche*. Campion précise le défi auquel l'écrivain est confronté : comment narrer l'histoire d'un être absolu qui subjective toute réalité et lui-même, d'un être « sans qualités » plongé non dans la temporalité concrète et déterminante d'une action mais dans le Temps ? C'est donc la formule du « Je absolu » qui prévaudra, écartant d'elle toute perspective autobiographique et à plus forte raison le « Je témoin » de l'ethnographe. L'incipit du narrateur insomniaque (« Longtemps, je me suis couché de bonne heure... ») célèbre l'avènement du sujet au fil de la conscience qu'il prend de la distinction entre les choses, les êtres, entre lui et eux. Voix de la conscience, l'écriture ne consiste pas seulement à extirper les objets et les êtres de leur contingence onirique et temporelle mais aussi à les transporter dans la nécessité du monde de l'art, à substituer l'ordre de la totalisation à celui de la succession, supposant ainsi l'existence d'un ordre caché de la vérité dont l'œuvre est redevable. Il est évidemment exclu de revenir sur les sentiers balisés par les-

quels le moi proustien disparaît à lui-même pour que l'œuvre se forme de sa matière à lui (l'albumen du *Temps retrouvé*), de la saveur d'une madeleine aux inégalités entre deux pavés en passant par le tintement d'une cuiller, etc. Il importe seulement ici d'entrevoir la fonction heuristique de la formule proustienne ; comment permet-elle ainsi de passer d'une question ontique (écrire le roman de l'Être lui-même) à une réponse sociologique, parmi bien d'autres (psychologiques notamment), grâce au parti pris esthétique.

Sans répondre directement à la question, l'essai de Catherine Bidou (1997) dresse au moins un premier inventaire critique du *Proust sociologue*¹. Sa thèse est que l'écrivain a brossé une des fresques les plus pénétrantes du déclin de l'aristocratie conservatrice et de l'ascension de la bourgeoisie progressiste entre l'affaire Dreyfus et la Grande Guerre. Plus que le meilleur exemple d'une littérature intégrant la science sociale alors naissante, Bidou voit dans la *Recherche* un modèle de sociologie avant la lettre sachant faire le lien entre l'Histoire générale et le moindre geste de la vie de salon. Grâce à sa formule digressive et totalisante, Proust aurait ainsi appréhendé en pionnier le rôle déterminant des stratégies symboliques et culturelles, notamment du « travail de salon ». Il aurait également réussi à combiner l'étude des rigidités de classe avec celle des interactions fluides et minuscules : derrière la poignée de main hautaine et compassée du traditionnel prince de Guermantes se cache un ancestral respect de l'humanité, tandis que l'accueil cordial et familial du moderne duc masque un profond mépris pour ceux qui n'en sont pas ; deux attitudes, deux époques, deux éthiques. Enfin, grâce à son double (Marcel), transfuge social adoptant les illusions d'optique des cercles qu'il traverse, l'écrivain aurait développé un perspectivisme ethnographique seul à même de rendre compte de la complexité ou de l'ambivalence du monde social. Télescope, microscope et kaléidoscope forment donc ici la panoplie ou l'enseignement du Proust sociologue. Antoine Compagnon (1989) a cependant montré que le maniement ou l'ajustement de ces instruments entre eux n'allait pas de soi ; en cette difficulté d'ailleurs réside, selon lui, la clef du charme d'une œuvre à cheval sur deux siècles, en porte-à-faux entre le roman organique du XIX^e (les lois générales de Balzac) et le roman fragmentaire du XX^e (la coquille de noix de Joyce)². Mais Bidou défend surtout son point de vue contre ceux qui réduisent l'œuvre sociologique de Proust à une réplique poétique de la théorie de l'imitation selon Tarde

1. C. Bidou-Zachariasen, *Proust sociologue. De la maison aristocratique au salon bourgeois*, Paris, Descartes & Cie, 1997.

2. A. Compagnon, *Proust entre deux siècles*, Paris, Seuil, 1989.

(A. Henry, S. Gaubert) ou à une étrange préfiguration de l'interactionnisme symbolique selon Goffman (L. Belloï) ou encore à une prodigieuse fresque du déterminisme social selon Durkheim (V. Descombes)¹. Son analyse minutieuse de la dynamique des stratégies symboliques plaide en faveur du dialogisme proustien, indissociablement macro-micro-kaléidoscopique. Sitôt admise, cette thèse soulève toutefois une question de taille : Comment le romancier donne-t-il aujourd'hui l'impression d'avoir été plus fin sociologue que les plus chevronnés d'entre eux et d'avoir autant anticipé sur leurs découvertes ?

Pour Vincent Descombes (1987), Proust plus que tout autre a mis la logie dans la graphie, après avoir d'ailleurs hésité à faire l'inverse. Si Proust n'est pas à proprement parler un philosophe, sa narration est philosophique, résolument, par son travail même d'éclaircissement des idées, de transformation des intuitions en objets historiques et poétiques. Nous rejoignons ici la « philosophie littéraire » selon Macherey. L'écriture inductive et digressive d'une vision attentive aux moindres contingences et paradoxes de l'existence sociale s'avise peut-être mieux que l'hypothèse déductive de ce qu'il est permis de démêler l'écheveau de ses causes, ajoute en substance Jacques Dubois (1997)². Selon lui, l'écrivain obnubilé par le flux culturel passant des Guermantes aux Verdurin a dû s'en remettre aux aléas de la fiction pour inventer Albertine (transposition de son aventure amoureuse avec Alfred Agostinelli) et découvrir à travers elle (« cocktail exotique de petite-bourgeoise, de sportive et d'homosexuelle », J. D.) qu'une classe « inconnue », tierce, contestait par la base la toute neuve légitimité culturelle. Albertine, que l'exégèse proustienne a sous-estimée, devient ainsi la figure subversive qui dégrise Marcel du « génie de la famille » Guermantes et l'introduit au monde naissant des individus composites et contradictoires ; univers aujourd'hui hégémonique d'hybrides sociaux qui a trouvé en Proust son écrivain, fasciné par les jeux d'inversion de l'être et du paraître, les mésalliances, l'ambivalence sexuelle, la dispersion des expériences et des rôles. Sans doute faudrait-il accorder plus de place à la pénétrante analyse de Dubois, mais ses conclusions importent ici au moins sur deux points. D'une part, en dépassant la fausse alternative entre le contingent et le nécessaire – dilemme de la fin du siècle dernier entre le symbolisme

1. A. Henry, *Proust*, Paris, Baland, 1983 ; S. Gaubert, *Proust ou le roman de la différence*, Lyon, PUL, 1979 ; V. Descombes, *Proust. Philosophie du roman*, Paris, Minuit, 1987 ; L. Belloï, *La scène proustienne, Proust, Goffman et le théâtre du monde*, Paris, Nathan, 1993.

2. J. Dubois, *Pour Albertine, Proust et le sens du social*, Paris, Seuil, 1997.

d'un Mallarmé et le naturalisme d'un Zola –, Proust a ouvert la voie, aujourd'hui prise au sérieux en anthropologie, d'une fiction qui tisse le destin de son auteur en démêlant les fils du monde social. D'autre part, le double mouvement caractéristique du récit proustien – décalage fantasmagorique et décollage philosophique – crée un modèle de liaison entre le singulier et le général qui ne peut laisser le chercheur indifférent.

SUR LA GRAVITATION LITTÉRAIRE

Ce bref tour d'horizon de textes récents sur les relations diffuses entre la sociologie et le roman montre d'abord que les disciplines littéraires ne cèdent pas uniformément et sans condition à l'anti-positivisme que nos physiciens redoutent. Les philosophes et les anthropologues semblent plus engagés que les sociologues dans l'exploration des ressources heuristiques de la narration. C'est ce que suggèrent *a contrario*, du moins chez les sociologues français, la controverse autour de l'essai ironique de Lepenies¹, la rareté des analyses systématiques sur les relations de sens entre sociologie et littérature, et, lorsqu'elles existent, la tendance à ne voir dans tout récit romanesque qu'une forme sophistiquée et passionnante d'illusion sociale². La réserve peut paraître normale pour une discipline née il y a à peine un siècle de la volonté d'objectiver une société dont elle est aussi paradoxalement le sujet. Sa cousine l'ethnologie se montre à cet égard plus ouverte à l'examen rhétorique, rompue qu'elle est depuis Hérodote à résoudre par le Texte l'antagonisme entre l'Autre et Soi. Reste que les premiers travaux de reconnaissance de ce triangle sémantique visent principalement le panthéon des grands auteurs dans leurs œuvres les plus originales ou les plus « littéraires » comme s'il s'agissait d'oublier les soubassements empiriques et les contraintes argumentatives de la tradition savante dont ils relèvent.

1. Dans une des critiques les plus approfondies de cet essai, F. Chazel (*L'esthétisme et ses limites en histoire de la sociologie*, *Revue française de sociologie*, XXXIV, 1993) reproche ainsi à Lepenies de s'être laissé prendre au jeu du récit des aventures vécues par les premiers sociologues au détriment des enjeux proprement scientifiques dont l'élucidation rend consistante et légitime l'histoire de la discipline.

2. Dans une des rares analyses des rapports entre la composition romanesque et la construction sociologique, C. Grignon (in *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Seuil, 1989) dévoile ainsi le plébéianisme outré de *L'Assommoir* comme s'il s'agissait de prévenir le sociologue contre les dangereux plaisirs du texte.

On ne peut en effet saisir ensemble ces inégales attractions littéraires dans la galaxie des disciplines culturelles sans rappeler après Passeron et d'autres que les sciences sociales gravitent dans un espace de plausibilité où toute interprétation ne va pas sans preuve ou épreuve empirique. A la différence des sciences expérimentales pour lesquelles on admet depuis Popper un principe ultime et universel de réfutabilité fondé sur le verdict de la nature en dernière instance, les explications des agissements humains peuvent se concurrencer sans s'exclure ni épuiser une réalité faite d'interprétations contradictoires. Le principe de véridicité de ces sciences repose donc sur la qualité logique du raisonnement interprétatif en son adéquation aux faits construits selon des méthodes aussi distinctes que l'observation empathique et l'analyse statistique et selon des schèmes logiques aussi divers que ceux propres à la cause, à la fonction, à la structure, au sens, à l'action, ou à la dialectique¹. Singulièrement prégnant à la fondation de la sociologie, le modèle expérimental et hypothético-déductif de la physiologie a ainsi moins affecté l'ethnologie et encore moins la philosophie et la critique littéraire.

On peut en somme redistribuer le corpus de textes et de commentaires dont nous avons rendu compte ici selon leur plus ou moins grande perméabilité à l'impératif de la preuve ou, à l'inverse, à une interprétation dite « libre » comme pour mieux masquer d'inavouables conformismes d'écriture. Au pôle de l'empiricité donc, la sociologie, à celui de la libre interprétativité la littérature pure ; entre les deux, là où se situe l'essentiel de nos lectures, les variantes de l'anthropologie culturelle et de l'herméneutique philosophique ou littéraire. Mais le balancement entre la description et l'interprétation n'anime pas moins chaque texte du corpus selon des proportions et des modalités variables qui font la loi de leur genre. La nécessaire vigilance épistémologique taxera par exemple de « surinterprétation » non seulement la trop grande liberté qu'un des imposteurs dénoncé par nos physiciens prend avec les faits, mais aussi la surabondance d'exemples parfaits dont un illustre soutien de nos physiciens fait preuve à l'appui de sa thèse². Dans les deux cas, le style littéraire peut être en question : symbolisme du côté de Baudrillard, naturalisme du côté de Bourdieu. Mais la critique ne s'aventure pas jusque-là. Pourtant, c'est

1. Selon l'éclairante classification de J.-M. Berthelot dans *L'intelligence du social. Le pluralisme explicatif en sociologie*, Paris, PUF, 1990.

2. B. Lahire, Risquer l'interprétation. Pertinences interprétatives et surinterprétation en sciences sociales, in *Enquête*, n° 3, 1996.

finalement bien d'une certaine dynamique de style qu'évoquent les commentateurs de Malinowski, de Lévi-Strauss et de Proust.

Dans le premier cas de figure, la séparation entre la nuit du journal posthume et le grand jour du premier chef-d'œuvre de l'anthropologie culturelle de terrain révèle dans son jeu d'ombre et de lumière l'attraction du modèle parallèle mais lointain du romancier Conrad. Dans le second cas, l'avortement précoce de *L'Apothéose d'Auguste*, ce projet dramaturgique qui a soudain saisi l'ethnologue un jour de dépression, scelle son pacte avec une anthropologie qui assume sa double filiation philosophique et littéraire et qui œuvre à son indissociable dynamique cognitive et esthétique. La troisième figure du panthéon, qui appartient elle enfin au monde pur de la littérature classique, n'en reste pas moins la plus énigmatique pour les sciences sociales actuelles. La *Recherche* devient ainsi le modèle de référence des vertus réflexives de la libre interprétation sans amarre empirique. En dénouant par la digression éclaircissante l'écheveau des états de conscience de l'individu en situation, l'écrivain aurait ainsi résolu *ex ante* l'équation du lien entre micro- et macrosociologie. A travers la longue parenthèse d'Albertine, il aurait également découvert bien avant tout sociologue les stratégies culturelles ambivalentes de la classe « inconnue » et montante, etc. On pourrait multiplier les témoignages de cette extralucidité sociologique *a posteriori* si l'on ne craignait pas de confondre les genres et les époques. Restons-en seulement ici au constat des ressources sociologiques du roman en se demandant en fin de compte si elles ne mériteraient pas d'être explorées à toutes fins utiles.

La voie semble à cet égard tracée par quelques études qui ne réduisent plus tout roman à un corpus de données historiques ou culturelles ni à la seule réfraction d'un milieu ou d'un état de société. Par exemple, dans *États de femme*, Nathalie Heinich (1996) montre comment le roman sentimental est le médium le plus apte à décrire et à fixer dans l'imaginaire social la crise de l'identité féminine au XIX^e siècle¹. Analysant notamment le « Complexe de la seconde » (incertitude identitaire de l'épouse en secondes noces), elle révèle le potentiel anthropologique de la *romance* (mode fictionnel que les Anglo-Saxons opposent à *novel*, mode plus réaliste) qui noue et dénoue ces « situations où ne coïncident plus le sentiment de ce qu'on est pour soi, de ce qu'on donne à voir de soi à autrui et de l'image de soi qu'autrui nous renvoie ». A travers son intrigue et ses fantasmagories, la romance supplanterait ainsi l'ex-

1. N. Heinich, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard, 1996.

plication psychanalytique dans la mesure où le mariage n'a pas pour seuls enjeux le sexe et l'argent mais aussi l'identité sociale et son histoire incertaine. Dans la même veine et simultanément, François de Singly (1996) exhume le « mythe de Pygmalion » (révélation de soi grâce à l'attention d'un proche familial ou intime), thème qui parcourt la littérature, des *Métamorphoses* d'Ovide aux romans contemporains d'Anita Brookner, en passant par *Tendre est la nuit* de F. Scott Fitzgerald et la célèbre pièce, *Pygmalion*, de George Bernard Shaw. L'intrigue et le style, romanesque ou théâtral, sont également pris dans cette analyse comme des formes idéal-typiques du processus de transformation identitaire par le regard de l'autre, aimant ou bienveillant – amant, parent, conjoint, maître, etc.¹.

Les exemples récents d'usage sociologique de la forme romanesque ne manquent pas, notamment lorsqu'il s'agit des méandres de l'identité ou de tout autre thème inscrit dans l'imaginaire social dont l'abord par enquête s'avère particulièrement délicat. Cette reprise au sérieux de la fiction ne doit pas cependant faire oublier que les histoires de vie ont depuis longtemps restauré les droits de la narration dans l'énoncé sociologique. Il est même aujourd'hui question de les dramatiser afin de rendre leur témoignage plus sensible. Dans *Les récits du malheur*, Jean-François Laé et Numa Murard (1995) font par exemple partager leurs affects de visiteurs du pauvre dans les cités de l'économie souterraine en transformant leur catalogue de vies souffrantes en « nouvelles » pathétiques. Fragments de vie ou de situations surinterprétées dont on peut supposer que la valeur littéraire se trouve indexée aux profits d'exotisme social que la misère du monde dégage encore auprès d'un lectorat élargi. Retour donc aux *Enfants de Sanchez*, sinon à *L'Assommoir*. La boucle se bouclerait-elle ?

Répondre méthodiquement à cette question exigerait au préalable de la resituer dans l'histoire des moments de concurrence, d'indifférence et d'interférence entre le roman et les sciences sociales. Vaste chantier que l'approche thématique peut éventuellement rendre praticable et utile². On pourrait ainsi réexplorer les rapports entre les intermittences du cœur et l'identité sociale ou entre les arcanes du crime et les mécanismes de la déviance ou

1. F. de Singly, *Le soi, le couple, la famille*, Paris, Nathan, 1996.

2. Conformément d'ailleurs à la démarche sociologique fondée sur la dialectique entre la « saillance » des problèmes sociaux qu'elle thématise et la « pertinence » de ses énoncés compréhensifs et explicatifs (cf. J.-M. Berthelot, *Les vertus de l'incertitude. Le travail d'analyse en sciences sociales*, Paris, PUF, 1996).

encore entre les villes multiples et les variations de l'urbanité¹. Narratologie et sociologie seraient alors conjointement convoquées pour analyser les rapprochements et les éloignements entre ces modes d'expression ou de représentation du monde, et pour comprendre leur reproduction et leur évolution à travers les écoles et les pactes de lecture.

Annales de la Recherche urbaine

METL

92055 Paris - La Défense Cedex

1. Pour une approche du thème de la ville et de l'urbanité, voir par exemple notre article, La ville entre les lignes de la science et du roman, *Espaces et sociétés*, n° 94, 1998 (à paraître).